

# Le Messager Français

JOURNAL COMMERCIAL, LITTERAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU  
du  
**Journal :**

RUE SAN BENITO, N. C.

*Améliorations sociales sans Révoltes.*

LE MESSAGER paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fêtes exceptées. On soumet au bureau du Messager, où on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés francs.

*Réalisation pacifique de l'Ordre, de la Justice et de la Liberté.*

Prix  
de  
**l'abonnement**  
8 PLASTR. PAR MOIS.

## Almanach Français.

LUNDI 28 novembre. — Prise de Bergara (Pyrénées-Orientales), par le général Pérignon (1794).  
MARDI 29 novembre. — Entrée à Varsovie (Prusse), par le général Lasalle (1806).

MONTEVÍDEO, 28 Novembre.

## Situation politique.

“Le refus de la médiation anglo-française, accompagné de circonstances outrageantes pour les deux nations, ce refus formel, avons-nous dit hier, détermine un progrès important dans la situation politique de ce pays.”

Nous avons à justifier et à expliquer cette assertion; mais, avant, nous croyons nécessaire de résumer en quelques lignes le sens et les conclusions de nos précédents articles sur la question de la Plata.

Nous avons dit qu’indépendamment du grand intérêt de justice et d’humanité que présentait cette question, les principales puissances de l’Europe, de même que le Brésil et les Etats Unis d’Amérique étaient fortement intéressées à sa solution prompte et pacifique, afin de pouvoir développer avec sécurité leurs intérêts commerciaux déjà engagés dans la civilisation de ce pays.

Nous avons dit que, précisément à cause des grands intérêts moraux et matériels compromis dans la lutte de Montevideo et de Buenos-Ayres, la solution de la question qui touchait à l’avenir de ces intérêts ne pouvait être confiée au sort des armes, toujours incertain et variable, et quelquefois si injuste et si odieux.

Pour constituer d’une manière définitive une situation conforme à l’esprit du siècle et aux besoins de ce pays, c’est-à-dire une si-

tuation qui put satisfaire à la fois les exigences de la liberté, de l’humanité et de la justice, et assurer pour l’avenir, dans le développement de la prospérité publique, les droits des divers intéressés, nous avons dit que les principes puissances, réunies en congrès, devaient intervenir, et nous avons fait ressortir les puissantes garanties de justice et de sagesse que présenterait leur décision. Cependant, comme nous pensions que cette idée d’une justice de paix internationale n’était pas encore assez généralement répandue dans le monde pour se manifester déjà par un acte aussi complet, nous avions placé tout notre espoir sur l’intervention collective des deux puissances plus particulièrement engagées que les autres dans la question de la Plata.

Quand nous avons vu l’Angleterre et la France se réunir pour offrir collectivement d’intervenir dans la lutte engagée, nous avons pris plus de confiance en l’avenir. Nous avions peine à croire, en effet, et nous nous refusons encore à croire aujourd’hui que l’Angleterre et la France, qui avaient déjà dans cette question des précédents peu glorieux, eussent pris la résolution de rentrer dans cette lutte pour figurer seulement d’une manière ridicule et indigne de leur grande position. Mais, alors même que nous aurions été certain que ces deux puissances ne comprenaient pas comme nous l’importance de leur mission, notre langage eût été le même, parce que nous sommes profondément convaincu que la voie que nous signalons est la seule qui puisse conduire à des résultats durables et satisfaisants, et, parce que cette pensée d’association et de discussion pacifique des intérêts des peuples doit être et est réellement la pensée politique de ce siècle, comme le disait tout récemment, à

la tribune française, un de nos plus illustres orateurs,

Nous laissions donc, sans nous émouvoir, quelques politiques à courte vue qui ne jugent de l’avenir que par le passé, et qui, par suite de cette disposition d’esprit, auraient condamné d’avance l’invention de la boussole et de la poudre, nous les laissions tranquillement nous accuser de rêverie et d’ignorance des hommes et des choses du pays. Toutefois, nous conservions une seule inquiétude sur les prompts et heureux effets de l’intervention anglo-française; et le sujet de cette inquiétude le voici :

Si Rosas, avions-nous dit, est aussi intelligent que l’affirment ses ennemis, il accordera pour le passé les réparations légitimes et, pour l’avenir, les garanties positives que les puissances réclameront au nom de l’humanité et de la civilisation; s’il s’y refuse, comme l’affirment encore ceux qui le combattent, s’il croit pouvoir, au gré de son caprice, troubler la paix de ces contrées et arrêter la marche de la civilisation américaine, alors il sera mis, par les puissances, en dehors du droit des gones, et poursuivi par elles, comme un ennemi de l’ordre et de l’humanité. Eh bien! voici qu’elle était notre crainte. Nous disions : si cet homme est aussi habile que ses ennemis le déclarent, il peut encore, par des apparences hypocrites, et par des concessions insuffisantes, forcer les deux puissances médiatrices à se déclarer officiellement satisfaites. En effet, ce principe d’intervention, si sage, si humain, si second, pour tous les peuples, en liberté et en justice, ce principe n’est encore généralement regardé que comme une prétention exorbitante, et les deux grandes puissances qui ont entrepris ici son application, ne voudront pas paraître user de trop de rigueur

## FEUILLETON.

Geneviève.  
(Suite.)

XXI.

Un jour néfaste.

Mais avant d’écrire ce chapitre, nous en avons un autre à placer, pour ne plus avoir ensuite à interrompre notre récit; c’est un *erratum* fait par quelqu’un que nous n’imposons et dont l’Esprit est pour nous un juge sans appel.

*Errata.*

1.o Au commencement du premier volume, vous avez mis deux fois sonno comme une chose élégante, en quoi vous vous êtes trompés.

2.o Et Clarcin, mmis dites moi un peu, où avez vous vu des clarcins? Moi, j’en ai vu dans mon enfance chez une vieille dame qui en jouait; les touches étaient noires et les dièzes blancs. Il est ridicule de dire clarcin, quand surtout, on est, comme vous, fils d’un piano distingué.

3.o Qu'est-ce que présenter ses civilités? A qui est-ce qu'on présente ses civilités? à moins que ce ne soit en province?

4.o Je n'aime pas les femmes qui font la cuisine, surtout les épouliers de satin, elles doivent avoir les pieds sales, par conséquent le nez rouge: la seule cuisine que permettent les femmes, est la fabrication des

confitures, et encore, a-t-on ensuite les ongles perdus pendant plus de huit jours.

5.o On parle trop de bottes.

6.o Les femmes approuveront l’idée de donner à Geneviève le meilleur cordonnier, parceque des souliers ne sont jamais ni assez charis ni assez bien faits; mais toutes se moqueront de la meilleure couturière, vu que les plus élégantes ne font faire qu’une seule robe à Palmyre, pour avoir un modèle.

A ceci nous répondons :

1.....

2.o Nous détestons le mot piano, qui ne veut rien dire et n'est que la moitié du nom de l'instrument, tandis que clavescin a un sens et sonne mieux; nous avons vu des clavescins, et nous en avons brûlé un pendant un certain hiver.

3.....

4.o.... C'est une histoire que nous racontons et nous n'inventons pas.

5.....

6.o C'est Léon qui s'occupe de la toilette de sa sœur, et Léon et moi sommes assez ignorants sur ces choses; d'ailleurs il n'y a que les gens riches qui savent et qui peuvent faire des économies, et Léon n'avait pas le moyen d'être économique.

Est-ce tout?

Ah! bien oui....

Nous ajouteron de notre chef, que nous avons écrit, au commencement du deuxième volume, "une pipe

d'écume;" tout le monde parle de pipes d'écume de mer, tout le monde dit une sottise comme nous; il faut dire des pipes de Kurumer, du nom de l’inventeur de la pâte dont ces pipes sont faites.

Et encore : "nautant que peut être charmante une femme dont on a été l'amant." Ceci est une pensée un peu trop particulière; il y a deux classes d'hommes qui professent l'opinion contraire : les lycéens et les anciens beaux de quarante-huit ans qui grisonnent. Les lycéens érigent en Diane chasseresse les diverses Gothons, cuisinières et bonnes d'enfants, auxquelles est le plus souvent réservé ce qu'il y a de plus noble et de plus grand dans la vie : le premier amour d'un jeune homme; les hommes de quarante-huit ans disent, avec une voix de basse taille, et un vieux sourire de fatigued sans dents, en parlant d'une femme quelconque "je l'ai connue bien belle; elle avait un beau corps: C'était une Vénus."

Et encore, au chapitre XI, et au chapitre XV du deuxième volume, nous avons montré Léon s'achetant un chapeau; le chapeau renouvelé au chapitre XI n'avait pas besoin de l'être plus tard: c'est une erreur de date de notre mémoire, qui n'a d'autre utilité que de donner au chapitre XV les circonstances de ce qui est arrivé au chapitre XI.

XXII.

Un jour néfaste.

Un jour Léon sortit le matin, en disant à Geneviève : je rentrai de bonne heure et je rapporterai ce que le

contre le gouvernement de Buenos-Ayres, si ce gouvernement témoigne, par quelques actes et par des engagements trompeurs, de ses projets de réforme et d'amélioration pour l'avenir. En un mot, pour dire toute notre pensée, nous redoutons que les représentants des puissances ne fussent moralement forcés de transiger avec Rosas.

En effet, indépendamment des doutes que le souvenir du passé pourrait inspirer encore pour l'avenir, il nous semble que ce serait un précédent déplorable que de voir consacrer et légitimer par l'adhésion des gouvernements européens les moyens horribles employés par le dictateur de Buenos-Ayres pour consolider son pouvoir. Dans notre sentiment particulier, nous voudrions qu'il fut déclaré solennellement et par un acte énergique que le sang répandu d'une manière aussi odieuse qu'il l'a été à Buenos-Ayres retombera toujours sur ceux qui l'auront versé. Et cependant, tant que l'intervention n'aurait pas encore été officiellement repoussée, il eut être souverainement impolitique de mettre en avant une pareille menace, parce qu'il est beaucoup d'esprits sérieux qui font une part très large au besoin d'ordre et d'unité si nécessaire à la prospérité de tout pays, et que ceux-là pouvaient supposer que Rosas n'avait fait que subir lui-même une nécessité terrible, et que du moment où la paix lui serait offerte il s'empressera de l'accepter pour faire oublier les horreurs de son passé.—Il était bon, nous le répétons, de convaincre tous les esprits, et pour cela il ne fallait pas que la médiation se présentât comme une menace de guerre et d'extermination.

Jusqu'à présent donc nous pensons que la conduite de l'Angleterre et de la France a été conforme à toutes les hautes convenances morales et politiques; la modération, la patience qui ont présidé à leurs premières démarches sont loin de nous prouver qu'elles ne déployeront pas l'énergie et la rapidité convenables aux circonstances, lorsque le moment d'agir sera venu.

Aujourd'hui il paraît constant que le gouvernement de Buenos-Ayres a répondu à l'offre de médiation des deux puissances en

mettant deux de ses membres à la tête de la populace pour jeter dans la ville des cris de mort aux Médiateurs! mort aux Anglais! mort aux Français. Ceci simplifie la situation et lui entête ce qu'elle pouvait avoir de faux et de pénible. Sous ce rapport nous avons donc à raison de dire que la situation politique était en progrès.

Les représentants de la France et de l'Angleterre ont regu des outrages publics à Buenos-Ayres en réponse à une médiation amicale offerte par leurs gouvernements. Il nous apparaît pas de discuter ici jusqu'à quel point devraient être complètes les réparations qui pourraient permettre à ces deux ministres de continuer plus longtemps leurs rapports avec le gouvernement argentin, nous dirons seulement que si les gouvernements qui se respectent et qui ont le sentiment de leur droit et de leur force ne doivent jamais recourir à la ruse, ils doivent du moins éviter d'en être dupes et savoir la déjouer.

Le gouvernement publie aujourd'hui un bulletin officiel qui contient les deux lois qui régulent la perception d'une taxe extraordinaire. Nous les traduirons dans notre numéro de demain.

Par une embarcation arrivée aujourd'hui de Buenos-Ayres, nous savons positivement que M. Manuel Errázuriz s'est embarqué à bord du packet anglais, mouillé dans ce port. Il était accompagné de deux autres personnes.

#### Correspondance particulière.

Rio de Janeiro, 14 novembre.

Le bateau à vapeur la *Salamandre*, est arrivé d'Angleterre le 11, (après une traversée de 31 jours), avec des nouvelles jusqu'au 8 octobre, qui sont très tranquillantes sous le rapport politique. La France réduit les cadres de son armée de 2,200 à 1,800 hommes par régiment. Par la même voie,

nous avons appris que le prince de Joinville s'apprêtait à partir sur la frégate la *Belle-Poule* accompagnée du vaisseau la *Ville de Marseille*, et devait toucher à Lisbonne, et à Rio-de-Janeiro, pour aller ensuite en Chine. M. de Langsdorf, ministre de France, près la cour du Brésil, devait prendre passage sur le vaisseau. Cette division ne doit pas tarder à paraître.

M. Ibis, envoyé extraordinaire d'Angleterre, était à bord de ce bateau à vapeur, avec la mission spéciale de s'occuper d'un nouveau traité de commerce avec le Brésil, à l'expiration de celui qui va jusqu'à 1844.

Les affaires sont calmes par le manque de rentrées de l'intérieur. Alors les marchandises s'encombrent dans les magasins.

Malgré cela le change est faible; parce qu'on connaît toujours les mesures peu financières, mais expéditives, du ministre des finances.

Une autre lettre de Rio, datée de la frégate amirale la *Gloire*, porte ce qui suit :

Par un bateau à vapeur, arrivé hier de Londres en 31 jours, nous avons appris que le prince de Joinville était à Lisbonne, avec sa frégate la *Belle-Poule*, et allait arriver à Rio escorté par la *Coquette* et la *Calypso*.

#### Correspondance générale.

Immédiatement après la dernière séance des chambres, le roi a reçu cent cinquante pairs. Chaque membre était en costume. S. M. était dans la salle du trône, entourée de M. le président du conseil et des autres membres du cabinet. Le roi s'est entretenu avec plusieurs de MM. les pairs. S. M. était vivement émue des témoignages de vive sympathie et de dévouement de la noblesse chambre. Un grand nombre de députés s'étaient aussi rendus au château.

Le soir, à sept heures, le roi, la reine, Mme. Adélaïde, la duchesse de Nemours, Mr le duc de Montpensier et la princesse Clémentine sont repartis pour le château d'Eu. Mme. la duchesse d'Orléans, indisposée, n'est pas venue à Paris; S. A. R. est restée

médecin à commandé. Et pour la première fois, il paraît laissé sans argent. Léon n'en n'avait plus du tout; mais c'était le jour de legon d'une de ses écolières dont le dominoé cachet avait été donné à la legon précédente, si, selon l'usage, elle devait le payer ce jour là.

Comme il donnait la legon, on annonça M. Rodolphe de Redelot. Rodolphe entra, baissa la main de la jeune dame, et salua Léon d'un air de professeur si imprudent, que Léon eut beaucoup de peine à trouver un salut qui le fut un peu davantage. Léon était dans la maison sur le pied d'un homme payé, Rodolphe, eut-il été lami de Léon, n'eût pas eu le courage de l'avouer en semblable circonstance, mais tous deux chaque fois qu'ils se rencontraient, ne négligeaient rien pour s'adresser des paroles à degli désagréables; Rodolphe moins spirituel que Léon, malgré la supériorité de sa position dans laquelle il se retranchait, n'avait pas souvent l'avantage sur son adversaire, et sa colère contre lui s'entremisait à chaque rencontre.

M. de Redelot dit, madame de Dréan, me permettrez-vous de continuer ma legon. Léon se sentit rouge; c'était demandé à Rodolphe et il fallut le faire. Rodolphe s'inclina sans parler; mais ayant sa réponse, Léon avait repris sa place au piano et avait donné le ton à madame de Dréan. Elle chanta un morceau après lequel Léon lui dit: Ce n'est pas bien. Rodolphe se leva et dit: C'est environs.

Léon, à son tour, seignit de ne pas l'entendre et fit voir à madame de Dréan en quoi elle avait manqué; seulement, comme la manière dont Rodolphe avait fait son compliment était plus que désobligeante pour lui, il ajouta: il y a des gens qui trouvent cela bien, mais vous êtes assez heureusement douée pour ne pas vous arrêter à un a peu près vulgaire et de mauvais goût.

Madame de Dréan demanda à Rodolphe s'il était musicien, il répondit: Non, j'ai depuis un an un pauvre

diable de maître de piano qui fait tous les jours une heure dans la boue pour venir me donner une legon que je ne prends presque jamais, seulement j'ai imaginé depuis quelque temps de lui faire jouer quelques drôleries sur le piano, je lui donne le cachet et il s'en va.

Pauvre diable, en effet, murmura Léon, d'être obligé de supporter cela.

Vous devriez imiter mon exemple, dit Rodolphe, M. Lauter a un joli talent sur le violon, cela vous amuserait.

Je connais, dit madame de Dréan, le talent de M. Lauter, il a cù la bonté de se faire entendre à ma dernière soirée où il a bien voulu venir.

Léon remercia madame de Dréan dans son cœur, Rodolphe se mordit les lèvres, madame de Dréan ajouta: Pourquoi n'êtes-vous pas venu?

Je n'aime pas la musique, répondit Rodolphe, et votre billet m'avertit que votre soirée était toute musicale, d'ailleurs j'avais promis à... Léon l'interrompit par un prélude sur le piano et dit: Veuillez, madame, que nous redisons cette si vaste chanson que vous aimez. Un usage de colère passa sur le front de Rodolphe. Madame de Dréan se leva et commença à chanter.

J'ai dit aux échos de la plaine  
Tout ce qu'on dit en pareil cas;

Que vous êtes une inhumaine,  
Que je n'attends que le trépas, etc., etc.

Mais autre que c'est bien vulgaire,  
Tant parler est d'un indiscret;

Ne serait-il pas temps, ma chère,  
Puisque j'ai dit ce qu'il fallait,

A des choses qu'il faille faire,  
D'en venir un peu, s'il vous plaît?

Mais quel joli bouquet frisonne  
Sur votre sein, mon bel amour?

Avez-vous donc pour votre patronne,

La sainte qu'on fête ce ce jour ?  
Non, non, ce n'est pas votre fete,  
Dites-vous ! Cet heureux bouquet,  
Dans une place si coquette,

Me fait croire, en vieux regret !  
Puisque ce n'est pas votre fete,

Que c'est la fete du bouquet.

Pendant que madame de Dréan chantait, Rodolphe, le cou le sur le piano, la tête penchée, lui lâchait de tous ses regards le plus irrésistible. Léon lui dit: Pardon, monsieur, votre coude sur le piano lui ôte beaucoup de son.

La legon était finie, mais Léon ne voulait pas, devant Rodolphe, faire comme le pauvre diable de maître de piano, auquel celui-ci donnait son cachet, et qui s'en allait; d'ailleurs ce n'était pas ainsi qu'il avait coutume d'en agir chez madame de Dréan. Léon était assez bien évidé et assez honnête du monde pour qu'il fut généralement enchanté de le traiter d'une manière convenable.

J'en excepte quelques personnes qui, dans leur culte pour l'argent, ne croient jamais de bonne foi que ce qu'on donne pour l'argent, quelque précieux que ce soit, vaille réellement l'argent, et se croient toujours les bienfaiteurs de ceux auxquels ils donnent de l'argent, quelque peu qu'ils en donnent et quelle que se soit la valeur de ce qu'on leur donne en échange, car après tout, disent-ils, ce n'est pas de l'argent.

Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que Léon, au legon finie, prit un siège et ressa à causer. Il n'est rien de désagréable pour un homme, comme dérite surpris par un autre homme à faire des mines et des roulements d'yeux; c'était le charogné que Léon avait donné à Rodolphe, quand il l'avait pris poliment de ne pas mettre son coude sur le piano. Madame de Dréan parla musique, Rodolphe dit plusieurs sottises.

Léon, En France, on entend singulièrement à

au château d'Eu avec Mgr. le comte de Paris et Mgr. le duc de Chartres. Le roi et la famille royale séjournent à Eu jusqu'au 12 ou 15 septembre prochain. LL. MM. et LL. AA. RR. viendront passer le reste de la saison au palais de Saint-Cloud; elles iront à leur retour d'Eu assister à un service solennel qui sera célébré à Dreux pour le repos de l'âme de Mgr. le duc d'Orléans.

#### BULLETIN COMMERCIAL.

##### Observations sur les ventes de la semaine.

26 novembre.

Cuirs sales. — Il s'est fait des ventes de quelque étendue pendant la semaine dernière pour les marchés d'Angleterre aux prix courants; une grande quantité quoique offerte, se trouve encore entre les mains des vendeurs, ce qui nous fait croire que les cuirs n'étaient pas à un prix élevé; mais la majorité partie des navires qui sont dans notre port ont acheté leur chargement.

Cuirs sers. — Il y a eu quelques demandes et les prix de la semaine dernière se maintiennent.

Sufs et graisse. — Il s'est fait des achats de suif à 16 réaux, en petite quantité. La graisse s'est vendue 13 réaux et demi et on a contracté pour la recevoir au milieu du mois prochain.

Cins. — Il s'est fait peu de chose pour le cins de cheval, quant au cins de vache il a été demandé un peu plus, à de bas prix.

Bois de chapeau. — Le Gobe a vendu le pin 43 piastres les mille pieds et le bois dur 50 piastres.

Farine. — Celle du Midas est vendue 7 1/2 à bord. Il y a peu de denrées. La récolte de blé paraît devoir être fort abondante cette année.

Objets divers. — Ces demandes n'ont pas été nombreuses, il n'y a pas eu augmentation dans les prix.

Frêts. — Les navires suivants ont été fréte depuis notre dernière annonce: *Beschouw*, à 50 ch. bus pour l'Angleterre. *Guideron-Pitt*, à 55 chelins pour idem. *La Sirena*, pour

musique se prend comme une fièvre intermitte. Pendant cinq ou six ans, on ne s'en occupa pas, puis tout d'un coup elle revint à la mode; alors tout le monde laissait, t et le monde en parle, tout le monde s'extasie et se plaint. Et les jeunes gens vont dans les salles du théâtre italien *brava, Rubini, brava, le Grisi* pendant que Rubini et Grisi chantent, et de figure à ce que ni eux ni les autres ne l'entendent. Il est malheureux qu'on soit arrivé à faire un rideau de la plus belle chose qui soit, du plus divin des arts, de la musique; et ce qui saute de pourvoir sentir dignement et apprécier la musique, ou se faire d'admirer son grotesque dans son exagération pour divers funambules auxquels on rend mille fois plus d'hommages qu'aux grands génies dont ils chantent les œuvres.

Et il dit... non, merci, vous me le donnerez une autre fois, cela m'embarrasserait aujourd'hui.

Le bourgeois de ses legons lui apparaît insupportable, il dit à madame de Dréan qu'il n'avait pas ses cachets.

Mais, je n'en ai pas besoin, vous me les rendrez un autre jour; je sais parfaitement que je vous ai donné le douzième la dernière fois que vous êtes venu, je vais vous donner votre argent.

Et il s'approcha d'un secrétaire.

De l'argent! il avait là de l'argent, si près de Léon; de l'argent qu'on doit à lui, qui était à lui, qu'on allait lui donner, qu'il allait toucher, tenir dans sa main dans sa poche, de l'argent qui, sous un petit volume, renferme tant de plaisir, tant de bonheur, tant d'indépendance, tant de larmes essuyées, tant de puissance.

Et il dit... non, merci, vous me le donnerez une autre fois, cela m'embarrasserait aujourd'hui.

Le bourgeois de ses legons lui apparaît insupportable, il dit à madame de Dréan qu'il n'avait pas ses cachets.

Mais quel joli bouquet frisonne sur votre sein, mon bel amour?

Avez-vous donc pour votre patronne,

le continent, à 65 chelins, et pour l'Angleterre à 60 chelins.

Vins. — 200 pipes de vin de Tarragone première qualité, se sont vendues 57 piastres les droits payés.

Vin. — Pour la Havane, il s'est vendu 8,000 quintaux de viande fraîche à 17 réaux. La demande pour le Brésil se maintient à nos prix courants.

Sel. — Il en est arrivé de Cadix, de Pile de Mai, etc. Comme la saison avance, nous devons attendre une augmentation de prix sur cet article. (*Gaceta d'Orlacom* du 28)

#### MOUVEMENT DU PORT.

##### ESTRÉS du 28 Novembre.

Bordeaux, 14 septembre, trois-mâts français l'*Emile*, de 250 tx., cap. Gallet, à Narbonne Figueroa, avec 14 pipes esprit, 6 caisses de cigares, 48 idem eau-de-vie, 537 biques, vin, 28 idem chaux, 20 caisses conserves, 14 idem liqueurs, 1990 idem vin, 27 colis, 500 planches, 190 paniers bière.

Riga, le 20 août, Barque russe *Tsardore-Henrique*, de 151 tx., cap. S. B. Puleren, à J. J. Klick, avec bois de construction.

Liverpool, le 20 septembre, brick anglais *Iana*, de 221 tx., cap. Sunderson, à Nutall, avec 253 ballots effets, 290 caisses idem, 501 boîtes, 1056 fourneaux, une partie fer, 34 plaques de métal.

Cins. — Il s'est fait peu de chose pour le cins de cheval, quant au cins de vache il a été demandé un peu plus, à de bas prix.

Barque anglaise *Pampero*, à Nicholson Gree et C., avec produits du pays.

Philadelphia, le 20 août, goëlette américaine *Mac*, de 80 tx., cap. Btow, à Southgate C., Klick, avec bois de construction.

Barque anglaise *Malaga*, de 21 tx., cap. Sunderson, à Nutall, avec 253 ballots effets, 290 caisses idem, 501 boîtes, 1056 fourneaux, une partie fer, 34 plaques de métal.

Barque anglaise *Malaga*, de 21 tx., cap. Sunderson, à Nutall, avec 253 ballots effets, 290 caisses idem, 501 boîtes, 1056 fourneaux, une partie fer, 34 plaques de métal.

Barque anglaise *Malaga*, de 21 tx., cap. Sunderson, à Nutall, avec 253 ballots effets, 290 caisses idem, 501 boîtes, 1056 fourneaux, une partie fer, 34 plaques de métal.

huit jours à Rio Janeiro, et que si maintenant on me mettrait ma femme devant les yeux je ne pourrais la reconnaître ? Ecoutez, l'histoire en vaut la peine.

Rio Janeiro, c'est Lisbonne au XV<sup>e</sup> siècle, avec son beau ciel et ses rues sales, ses grilles aux portes et ses jalousies aux fenêtres, ses pères désiant et ses maris jaloux, toutes choses très propres à embrasser une imagination de vingt ans. Le señor D. José Souza Carvalho de Silva y Vasconcellos, vieux courtier et vieux routier, possédait une fille ornée de vingt-cinq printemps et de deux beaux yeux noirs. Le respectable vieillard, à qui ce doux fardeau commençait à peser sur les épaules, jugea qu'il était temps de le faire passer sur celles d'un autre, et ce fut aux mœurs qu'il entra la honte d'accorder la préférence. Un jour, assistant à un *remate*, je regus un mystérieux billet dans lequel on me disait qu'une *mujer* muito rica s'était éprise de ma tournure et de mes manières; que plaignant son honneur sous la sauvegarde de ma décretation, elle consentait à me recevoir chez elle, cette nuit même; que du reste je pouvais avoir toute confiance dans le messager.... lequel était une vieille nègresse en baillons. Je convins avec elle de l'heure et du lieu, et vers le milieu d'une nuit obscure et pluvieuse, mon guide vint me chercher et me conduisit par des ruelles détournées à une maison de très médiocre apparence; un grand et vigoureux coquin ouvrit la porte; on me fit traverser dans un profond silence deux ou trois cours et monter à tâtons un mauvais escalier qui nous conduisit à une espèce d'antichambre dont on ferma la porte derrière moi. Tout cela n'avait rien de rassurant, mais il était trop tard pour reculer; aussi, m'abandonnant à une main qui saisit la mienne, je me laissai conduire à travers une enfilade de chambres, montant et descendant de temps à autre quelques escaliers, jusqu'au chevet de mon *inamorata*. Une petite lampe entretenuit dans l'appartement le clair-obscur si cher aux peintres et aux

amoureux. La divinité de céans me fit assissoir près d'elle et commença à m'entretenir en fort mauvais portugais des risques immenses auxquels elle s'exposait pour l'amour de moi; puis elle me prisa dans les termes les plus pressants de lui rendre le billet qu'elle m'avait envoyé, ce que je ne pus que lui promettre, l'ayant laissé chez moi en changeant d'habit. Au moment le plus intéressant de notre conversation, la porte s'ouvrit à grand bruit, et le señor Souza de Carvalho se présenta, suivi de trois amis qu'il avait retenus à souper et dont l'un se trouva par hasard être notaire.—Messieurs, s'écria le père offensé, en tirant à demi son épée, vous avez été témoins de mon déshonneur, soyez-le tous de ma vengeance ! Le notaire s'entremis alors, dit que j'étais un homme d'honneur, que je ne voudrais pas que les cheveux blancs d'un vieillard près de la tombe y descendent rouges de honte, etc... Que pouvait je faire ? Un des assistants courut chercher un prêtre qui vivait tout près et qui arriva comme par miracle. Bref, dix minutes après mon entrée dans la maison de Doña Virginia Souza y Carvalho, je devins son mari.

Mes persécuteurs, qui n'étaient pas encore à ce qu'il paraît las de me fatiguer, ne me permirent pas de rester cinq minutes avec ma femme. Ils m'entraînèrent dans la salle à manger, où la table était mise, et essayèrent de noyer dans le vin le peu de raison qui me restait. Cependant, rappelant à moi toute ma présence d'esprit, je parvins à les envirer complètement, et j'en tirai alors quelques paroles qui me donnèrent fort à penser. Le jour commença à poindre, et comme mon beau-père et ses invités avaient fini par s'endormir sur leur chaise ou sous la table, je pus sortir sans obstacle et me rendre chez mon consignataire, auquel je rendis compte de ma mésaventure. L'affaire est grave, me dit-il, cependant il ne faut pas en désespérer. Attendez-moi ici. Puis il fut tout conter au chef de la justice : celui-ci se transporta sur les

lieux et y saisit tous les acteurs de cette scène. Il fut prouvé que le billet dont l'écriture était contrefaite était de la main même du señor Souza. Pour abréger, mon mariage fut déclaré nul, comme ayant été contracté viollement et par surprise ; la demoiselle fut envoyée à l'hôpital, le prêtre au séminaire, mon beau-père et son complice le notaire en prison, et MM. les témoins condamnés à payer je ne sais combien de mille réis d'amende ; et après une réprimande que, j'en conviens, j'avais bien méritée, on me laissa libre de disposer de mon individu comme je l'entendrais.

Telle fut l'histoire du second mariage de mon ami le capitaine.

La mauvaise étoile lui tenait en réserve une autre aventure tout aussi désagréable. Étant tombé gravement malade, il se fit transporter dans la maison de Da. Leoncia, mère de Rosita et d'une autre jeune personne appelée Julita. Laquelle était non moins désireuse que sa sœur d'échanger son titre de demoiselle pour celui de dame. Durant la maladie, qui fut longue et douloureuse, Rosita, nous devons le dire, lui prodigua les soins les plus affectueux ; mais le prix auquel elle les mit fut bien plus élevé que ne s'y était attendu le capitaine. Quand il fut sur pied, elle porta contre lui une plainte en séduction, et parvint à le faire emprisonner. Plusieurs personnes déclarèrent avoir vu Rosita, à toutes les heures du jour et de la nuit, dans la chambre du capitaine, quelquefois assise près de son lit et d'autres fois sur le lit même. A cela il répondait qu'il ne pouvait empêcher Rosita d'entrer et de sortir dans sa propre maison, et que lui, malade et ne pouvant se remuer, n'était guère en position de pourvoir la séduire. Ces raisons ne parurent point suffisantes au juge, qui lui donna à opter entre le mariage ou six années de réclusion ; il répondit que prison pour prison il préférât la temporelle, ce qui le fit passer partout pour un monstre d'ingratitude.

S. P....

(La suite à demain).

## A VENDRE :

**87 A VENDRE** — Une fondue française, située rue St-François, n° 18. Les personnes qui voudront acheter pourront s'adresser à l'établissement même.

**87 Se vende un PORTON completo para una bodega o cualquier otro establecimiento. El que lo precise puede acudir a la casa de D. Joaquín Escudero, en el Gueco de la Cruz, donde le darán razón.**

**87 A VENDRE** la petite tienda dans la maison de l'ancienne poste, située rue du Porton, entre la rue des Juifs et la rue Saint-Jean. On cédera également tout ou partie des marchandises si cela convient.

**87 A VENDRE** — Le superbe établissement du SALON DE FLORE, place de Cagancha. Les personnes qui désireraient l'acheter peuvent se présenter audit établissement, où ils pourront traiter avec le propriétaire. Il remettra à l'acquéreur un contrat de cinq ans pour le terrain, à partir du 10 novembre.

## ALOUER :

**87 A louer, APPARTEMENTS et CHAMBRES, garnies de papier, avec meubles ou sans meubles, à la fabrique de Meubles rue San-Luis, cuadra de San Francisco. — Il y a aussi deux MAGASINS pour commerce ou dépôt.**

**87 A LOUER.** — Deux appartements pour homme seul, rue San-Vicente, n° 49. La maison a toutes ses commodités.

**87 AVIS.** — Louer un magasin et deux chambres sur le derrière, et à vendre un armazón à un prix modéré. — S'adresser en face la pharmacie du Lion d'Or, chez Louis Barerou.

## DEMANDES ET AVIS DIVERS.

**87 INTERESSANT.** — M. CAFFERESTET, instituteur français, breveté, et M. Roura, qui a tenu pendant cinq mois la maison d'éducation de M. Laroque, ont l'honneur de prévenir le public qu'ils vont établir, à compter du 1er décembre, un ENSEIGNEMENT MUTUEL pour les Garçons, dans la rue du Porton, maison de l'ancienne poste. — Ils enseignent la Lecture, l'Écriture, la Grammaire, la Géographie, l'Arithmétique raisonnée, l'Histoire ancienne et moderne, le Dessin linéaire, la Religion et la Tenue des livres.

La position de l'établissement, la modicité des prix, le zèle que ces messieurs se proposent d'apporter à l'instruction des élèves, leur fait espérer que les pères de famille s'empresseront de leur confier leurs enfants.

M. Roura continuera comme par le passé à donner des leçons particulières, en ville et chez lui, et à tenir les livres.

Un cours spécial est ouvert tous les soirs, de 6 à 11 heures.

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES du 28 Novembre 1842.

Heures du jour.	Thermomètre Centigrado.	Bâtonomètre Métrique.	Etat du Ciel.	Vent.	Lever du Soleil.	Coucher du Soleil.	Observations.
9 heures du matin.	10 °	761	Serein.	N. E.	4 h. 56	7 h. 4	
2 heures du soir.	26 °	761	Serein.	N. E.			
3 heures du soir.	20 °	759	Serein.	N. E.			
Maximum.							
Minimum.							
Moyenne.	18 °	760					

glos à 1 patacon le mil, aiguilles à 1 demi chaque paquet, pri- gnes à 2 reales, boucle d'oreille, bagues, un orgue moderne à 4 cylindres et 46 airs, d'une infinité d'autres articles dont le détail serait trop long.

**87 GRASA SUPERIOR** — La encontrarán por mayor y menor en el precio más equitativo los fonderos o gatos de establecimientos, en el almacén de comestibles calle de San Vicente, n.º 49, cerca del mercado chico, donde se halla el depósito.

**Pharmacie de Lemoible y C.:**  
Calle del Porton.

**87 de S. ILSEPIREILLE et bot. Irmanti,** du docteur Ch. Alberto  
ESSENCE DE SALSEPAREILLE.

**Siroc pectoral.**  
Capsules de Copahu, de Cubebes, de Soufre, de Guimine, de Jalap.

**EL XIR** du docteur Guillé.

**Pour le Havre.**  
Le beau brick la NELLY-MATHILDE, de Bayonne, capitaine Villaneuve, partira pour le Havre du 1er, n° 10 décembre prochain (par contrat). Les personnes qui désireraient prendre passage à son bord y trouveront toutes les commodités possibles. S'adresser au consignaire, P. Duplessis, que San Benito, ou au capitaine, à son bord, ou pte du Muelle, n.º 70.

**Pour Bordeaux.**  
Le beau navire français CREISQUAR, capitaine Graveran, partira le 10 décembre fixé ; il recevra seulement quelques balles 1 flet, et des passagers qui seront parfaitement nourris et logés.

Les chargeurs ou passagers qui désireront profiter de cette occasion, pourront s'adresser à M. Duplessis, son consignataire, rue San Benito, n.º 30.

**Teatro.**  
El Martes 30 de noviembre,  
A beneficio del actor Bexiro ALBA,  
**La Sociedad de los Blancos,**  
Dramas en 5 cuadros.

**COURRIERS.**  
Pour Canciones, San José, Colla, Durazno, Soriano, Mercedes, Sandú, Florida, San Salvador et Salto, sortent les 1, 8, 15, et 21 de chaque mois.  
Pour Maldonado, Minas, San Carlos, et Rocha, le 1 et 16; pour le Cerro-Largo, le 7 et 22.

Eugène TARDONNET, rédacteur en chef et gérant responsable.